

## CHATEAUBRIAND

François-René de CHATEAUBRIAND

Saint-Malo (act. Ille-et-Vilaine) 1768 - Paris 1848  
académicien

« Chateaubriand, incompréhensible virtuose, chanteur de rythmes écrits, pour qui la phrase exprime la pensée autant par la sonorité que par la valeur des mots, fut le grand continuateur du philosophe de Genève [Rousseau]. »

Guy de MAUPASSANT, *Chroniques*, octobre 1889.

Chateaubriand pêche contre le bon ton en parlant trop de lui. Ses louanges sont des énigmes ; enfin il ne pense pas. Cet homme shall not outlive his century. Je m'arrête qu'en 1913 il ne sera plus question de ses écrits. »

STENDHAL, *Journal*, 21 mars 1813.

## Un destin face à l'Histoire

### Les exils d'un « gentilhomme »

Cadet de Bretagne issu d'une famille de vieille noblesse, dont son père, ancien capitaine devenu armateur, avait restauré la fortune grâce au commerce maritime et à la traite des « nègres », Chateaubriand, « né gentilhomme » (*Mémoires d'outre-tombe*, I, 1, éd. Berchet), partagea son adolescence entre les collèges bretons (Dol, Rennes, Dinan) et le domaine familial de Combourg, où les secrets de ses « délices » le liaient à Lucile, la sœur préférée — parmi les 5 aînés (un frère et 4 sœurs) de cette famille de 10 enfants dont 4 moururent en bas âge : « La vie que nous mentionnons à Combourg, ma sœur et moi, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère » (*ibid.*, III, 5). Renonçant à l'état ecclésiastique et à celui de marin, officier cependant (1786-1787) sur ordre de son père — qui mourut un mois après le départ du fils pour rejoindre son régiment et qui fut durablement haï par lui —, témoin des premiers désordres parisiens de la Révolution — il assista à la prise de la Bastille —, il entama une carrière de voyageur en embarquant, le 8 avril 1791, pour l'Amérique, dégoûté par le spectacle des têtes des guillotines portées au bout de piques : « Ces têtes, et d'autres que je rencontrai bientôt après, changèrent mes dispositions politiques : j'eus horreur des festins de cannibales, et l'idée de quitter la France pour quelque pays lointain germa dans mon esprit » (*ibid.*, V, 9). Débarqué à Baltimore, il longea d'abord la côte est de Boston à Philadelphie, puis remonta vers New York, d'où il gagna la

région des Grands Lacs — se cassant un bras au bord de « la cataracte de Niagara » —, puis continua vers le sud-ouest, avant de regagner Philadelphie, où il aurait été reçu par Washington. Il en revint au tout début de 1792, après avoir appris l'arrestation du roi, ayant accumulé images et impressions qu'il sut exploiter plus tard : « C'est dans ces nuits que m'apparut une muse inconnue, je recueillis quelques uns de ses accents [...] » (*ibid.*, VII, 7).

Marié en hâte à Céleste de Lavigne, amie de sa sœur Lucile, il émigra à Jersey (1792), puis à Londres (1793), et mena en Angleterre une vie de paria après une brève expérience dans l'armée des Princes, au cours de laquelle, blessé par un éclat d'obus et atteint de petite vérole, il demeura « quatre mois entre la vie et la mort » (*ibid.*, X, 3). Comme il l'avait fait à Paris, il y fréquenta le milieu littéraire et se lia avec Fontanes, « premier ami que j'aie compté dans ma vie » (*ibid.*, XI, 3) ; il tomba amoureux de la jeune Charlotte Ives — « rencontre extraordinaire » (*ibid.*, X, 11) —, à laquelle il dut cependant renoncer. Il écrivit son premier grand ouvrage, *l'Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (Londres, 1797), « sorte d'encyclopédie historique » (*Mémoires d'outre-tombe*, XI, 2), qui ne fut vraiment connu en France que revu et corrigé en 1826. Héritier des Lumières, le jeune Chateaubriand déjà mûri — notamment par les épreuves, comme l'exécution de son frère aîné, guillotiné le 22 avril 1794 — tenta d'y expliquer la Révolution française en la confrontant aux révolutions antiques et anglaises, mais y analysait surtout la naissance d'un siècle des « infortunés », né dans la violence d'une Histoire déboussolée : « compendium de [s]on existence comme poète, comme moraliste, publiciste et politique » (*ibid.*), il définit à la fois le caractère irréversible de la Révolution, bien qu'elle répétait celles qui l'avaient précédée, et la naissance d'une génération perdue. Il s'agissait d'un ouvrage véritablement matriciel, car s'y mettait en place cette constante, le rapport indissoluble entre le sujet et l'Histoire, qui devient une dimension existentielle de l'être : « Lorsque je quittai la France j'étais jeune : quatre ans de malheur m'ont vieilli. Depuis quatre ans [...] le jour travaillant pour vivre, la nuit écrivant ce que le chagrin et la pensée me dictaient, je suis parvenu à crayonner cet Essai. Je n'en ignore pas les défauts : si le moi y revient souvent, c'est que cet ouvrage a d'abord

été entrepris pour moi, et pour moi seul » (*Notice*, in *Essai sur les Révolutions*). En 1798, mourut sa mère, « jetée à soixante-douze ans dans des cachots » (*Mémoires d'outre-tombe*, XI, 4), bientôt suivie de sa sœur, « morte aussi des suites de son emprisonnement » (*ibid.*). C'est de cette époque que Chateaubriand date sa conversion : « j'ai pleuré et j'ai cru » (*ibid.*).

### Un écrivain face à l'Empereur

En mai 1800, le retour en France — « j'abordai la France avec le siècle » (*ibid.*, XII, 6) — fut un ralliement au Premier consul, que confirma, en 1802, *Génie du christianisme*, contemporain du Concordat, et qu'avait préparé *Atala* (1801). René, épisode inclus d'abord dans *Génie* puis séparé en 1805, recéla une force dont toute la puissance ne se révéla que quelques années plus tard. Chateaubriand — éprouvant pour le futur Napoléon, né presque un an après lui, une fascination qui ne tarda pas à tourner à la haine — rêva de devenir la plume du nouveau régime. Rayé de la liste des émigrés en 1801, il se lia à Joubert, qui lui présenta M<sup>me</sup> de Beaumont — « la personne qui tint le plus de place dans mon existence à mon retour de l'émigration » (*Mémoires d'outre-tombe*, XIII, 7) — et à M<sup>me</sup> Récamier, rencontrée la même année grâce à Lamoignon : si l'une, décédée fin 1803, « ouvrit [it] la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi » (*ibid.*), l'autre fut sans doute, parmi les nombreuses conquêtes de l'écrivain, celle qu'il aime le plus. Débuta alors une nouvelle carrière : Chateaubriand, présenté au Premier Consul — « Bonaparte m'aperçut et me reconnut, ignore à quoi » (*ibid.*, XIV, 4) —, fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du cardinal Fesch, l'oncle de Bonaparte (1803) ; M<sup>me</sup> de Beaumont y vint mourir auprès de lui, et c'est alors qu'il conçut pour la première fois le projet d'écrire ses mémoires. Il renonça à cette carrière politique après l'exécution du duc d'Enghien sur ordre de Bonaparte en 1804 : « osant quitter Bonaparte, je m'étais placé à son niveau, et il était animé contre moi de toute sa forfaiture, comme je l'étais contre lui de toute ma loyauté » (*ibid.*, XVI, 1). Peu après, sa sœur Lucile mourut — sans doute un suicide : « La mort de Lucile atteignit aux sources de mon âme : c'était mon enfance au milieu de ma famille, c'étaient les premiers vestiges de mon existence qui disparaissaient » (*ibid.*, XVII, 6). Devenu un opposant, Chateaubriand voyagea en Orient — Grèce, Turquie, Égypte (1806-1807) —,

puis se retira en un exil intérieur à la Vallée-aux-Loups (act. Hauts-de-Seine, près de Châtenay-Malabry), pour y écrire *Les Martyrs* (1809), *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (1811), *Les Aventures du dernier Abencérage* (1826), et ébaucher ses *Mémoires d'outre-tombe* dont la première idée remontait à 1803 et dont la version initiale, rédigée entre 1809 et 1822, s'intitulait *Mémoires de ma vie*. De la douzaine de livres que comportait l'ensemble, de la naissance de l'écrivain jusqu'à 1800, seuls les 3 premiers nous sont parvenus. Commencée vers 1805, saturée de références, située sous Dioclétien — dont l'auteur dit dans ses *Mémoires* qu'il n'était autre que Napoléon —, l'épopée *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne* adoptait toutes les conventions du genre. Œuvre apologétique continuant *Génie*, le récit reprenait l'histoire d'Atala avec le personnage de Velléda, jeune prêtresse gauloise qui meurt pour avoir rompu ses vœux de virginité avec Eudore, dont le repentir rappelle celui de René. Eudore forme avec une Cymodocée convertie un couple exemplaire, condamné au martyre dans l'amphithéâtre de Vespasien. L'épopée de Chateaubriand accumulait les tableaux, visant à la vérité historique et valant comme résurrection du passé. « J'ai fait mes adieux aux Muses dans *Les Martyrs*, et je les renouvelle dans ces *Mémoires* qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage », écrivait-il à la fin de *l'Itinéraire*. Ce dernier, qui lui servit de « banque d'images » pour *Les Martyrs*, retraçait le périple du voyageur de l'Italie à l'Espagne, en passant par la Grèce, la Turquie, le Levant et l'Afrique du Nord. Le pittoresque le disputait aux développements philosophiques et aux méditations historiques. Poétique des ruines, spectacle des mouvements de l'Histoire, *l'Itinéraire* parcourait le cimetière des civilisations. *Le Dernier Abencérage* se déroulait à Grenade, avant-dernière étape du voyage en Orient, mais aussi terre des amours avec Natalie de Noailles, rencontrée en juillet 1805 — qu'il retrouva à Cordoue au printemps 1807 et avec qui il s'installa à la Vallée-aux-Loups, à l'automne de la même année. On y retrouvait, avec le couple Abenhamet et Blanca, la thématique des amants sacrifiés illustrée par Chactas et Atala ou Eudore et Cymodocée, ici colorée par la passion vécue de l'auteur.

### De l'homme d'État au prince du moi

La chute de l'Empire donna à Chateaubriand — élu à l'Académie française en 1811, mais

qui n'y fut pas reçu, son discours à la gloire de la liberté politique et artistique ayant indisposé Napoléon — l'occasion d'un fracassant pamphlet, *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes* (1814), qui lui ouvrit la carrière d'homme d'État. Ministre de l'Intérieur par intérim et pair de France (1815), il dut toutefois subir d'abord l'hostilité des « rigides partisans de l'ancienne monarchie » qui le jugeaient trop libéral et obtinrent sa disgrâce : rayé de la liste des ministres d'État, il dut vendre sa bibliothèque (1817) puis la Vallée-aux-Loups (1818). Ambassadeur à Berlin (1821), à Londres (1822), ministre des Affaires étrangères (1822 à 1824) qui obtint « sa » guerre en Espagne, derechef diplomate à Rome (1828-1829), l'auteur du « catéchisme constitutionnel » *De la Monarchie selon la Charte* (1816), le polémiste du *Conservateur* — qu'il avait fondé en 1818 — et des *Débats*, l'orateur à la Chambre se comporta plus en opposant qu'en serviteur. Il évolua vers une forme de libéralisme tout en publiant en 1826 — année où, privé de pension en raison de son « opposition systématique » au gouvernement de Villèle, il vendit ses *Œuvres complètes* à l'éditeur Ladvocat — un roman commencé dès 1796, *Les Natchez*, épopée indienne commémorant le massacre d'une tribu rebelle de Louisiane en 1729, suivi de *Voyage en Italie* (1826) et de *Voyage en Amérique* (1827). Le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> de ces textes faisaient partie d'un énorme manuscrit oublié à Londres, retrouvé en 1816, restauré après avoir nourri l'*Essai, Génie et Les Martyrs*. En dépit de ses mensonges, de ses affabulations et de ses embellissements flagrants, *Voyage en Amérique* se donnait comme une étonnante combinaison de souvenirs, d'expériences et de lectures, où l'auteur révélait l'envers du Nouveau Monde. Il constatait, sur un mode non romanesque, que l'utopie de la vie sauvage est détruite par la « civilisation » des colons.

Le roman ne dit pas autre chose : *Les Natchez* avait été initialement conçu dans une optique rousseauiste pour démontrer la supériorité de l'être sauvage sur l'homme civilisé. Chateaubriand en changea l'orientation et organisa le roman en 2 parties. La 1<sup>re</sup> alliait les prestiges de l'exotisme à ceux du merveilleux et racontait comment René, ayant quitté la France après que sa sœur Amélie eut pris le voile, est accueilli par la tribu des Natchez et s'éprend de Céluta, la nièce du vieux Chactas, lequel lui narre les souffrances qu'il a endurées après la mort d'Atala. Dans la 2<sup>de</sup> partie, « le roman remplace le poème » : René épouse

Céluta, qui ne peut le rendre heureux ; ayant appris la mort d'Amélie, René, à son tour, fait à Chactas le récit de ses malheurs. Durant ces années de la Restauration qui marquèrent son apogée politique, d'abord comme membre influent puis comme opposant du pouvoir — créateur notamment d'une anti-gouvernementale *Société des amis de la presse* (1827) —, Chateaubriand avait retrouvé M<sup>me</sup> Récamière (mai 1817) qui, lorsqu'il commença une liaison avec Cordélia de Castellane (1823), partit pour l'Italie. Avec son épouse Céleste, qu'il était allé rechercher à Neuchâtel après une fugue (1824), il s'installa en 1826 tout près de l'Infirmerie Marie-Thérèse, maison de retraite fondée par Céleste en 1820, rue d'Enfer (act. boulev. Denfert-Rochereau), à Paris (act. XIV<sup>e</sup> arrond<sup>is</sup>). Mourut alors Delphine de Custine, avec qui Chateaubriand était lié depuis 1803 ; puis l'écrivain, durant son ambassade à Rome (1828-1829), commença une liaison avec Hortense Allart, tout en renouant avec M<sup>me</sup> Récamière.

La révolution de Juillet — qui éclata alors qu'il était à Dieppe avec M<sup>me</sup> Récamière — permit à l'idole de la jeunesse royaliste d'affirmer avec panache son légitimisme, de soutenir, au prix de 2 semaines d'incarcération pour complot contre la sûreté de l'État, la duchesse de Berry et d'effectuer une vaine mission auprès de Charles X en exil. Le parcours politique de l'aristocratique vicomte de Chateaubriand — chez qui dominent attachement à la monarchie et défense de la liberté — le conduisit pourtant à accepter l'inéluctable avènement des temps démocratiques : « Sans doute la branche d'Orléans ne prendra pas racine ; ce ne sera pas pour ce résultat que tant de sang, de calamité et de génie aura été dépensé depuis un demi-siècle ! Mais Juillet, s'il n'amène pas la destruction finale de la France avec l'anéantissement de toutes les libertés, Juillet portera son fruit naturel : ce fruit est la démocratie. Ce fruit sera peut-être amer et sanglant ; mais la monarchie est une greffe étrangère qui ne prendra pas sur une tige républicaine. » (*Mémoires d'outre-tombe*, XXXIII, 9). Surtout, il entra résolument dans sa dernière carrière, celle d'écrivain à part entière. Tout occupé à la rédaction de ses *Mémoires d'outre-tombe*, déjà bien avancés et qui éternisent sa vie en destin — il en publia la *Conclusion* en 1834 —, il ne négligea pas ses travaux d'historien — *Études historiques* (1831), *Le Congrès de Vérone* (1838) —, d'essayiste — *Essai sur la littérature anglaise* (1836) — et de biographe, métamorphosant son

ouvrage en méditation sur la mort et sur le néant de l'homme avec *Vie de Rancé* (1844) : « Jadis j'ai pu m'imaginer l'histoire d'Amélie, maintenant je suis réduit à tracer celle de Rancé : j'ai changé d'ange en changeant d'années. » Sa *Vie de Rancé* s'imposa, en définitive, non seulement comme texte ultime, mais surtout comme retournement, ou comme subversion du monument mémorialiste. Chateaubriand s'y consacrait en effet à un travail biographique paradoxal : raconter la vie du restaurateur de la Trappe, donc de l'apôtre du silence. Anti-René, Rancé n'a rien laissé dans ses écrits qui permette d'atteindre l'intimité de son cœur : « Rancé ne dira rien. Il emportera toute sa vie dans son tombeau. Il faut trembler devant un tel homme ! » Naguère chatoyant, le style de Chateaubriand vise ici à l'austérité, en une sorte d'abolition des effets enchanteurs. Apologie du néant, ce dernier ouvrage semblait annoncer une littérature du rien, et former avec les *Mémoires* un prodigieux diptyque : « Souvent les hommes de génie ont annoncé leur fin par des chefs-d'œuvre : c'est leur âme qui s'envole. » Celle de Chateaubriand toujours fut double : « Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » (*Préface testamentaire aux Mémoires d'outre-tombe*, 1833). La mort le surprit le 4 juillet 1848, à 80 ans, dix-sept mois après le décès de sa femme — et moins d'un an avant celui de M<sup>me</sup> Récamière. Il avait eu le temps de voir la révolution. Il ne lui restait plus qu'à « descendr[e] hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité » (dernière phrase de *Mémoires*).

Ses obsèques solennelles eurent lieu à Saint-Malo : il fut inhumé sur l'îlot du Grand-Bé, face à l'océan qui l'avait vu naître. Son épitaphe tient en 5 lignes : « Un grand écrivain français / a voulu reposer ici / pour n'entendre que la mer et le vent. / Passant, / respecte sa dernière volonté. »

Après une prépublication en feuilleton dans *La Presse* entre octobre 1848 et juillet 1850, les *Mémoires d'outre-tombe* parurent en volumes de janvier 1849 à octobre 1850. Chateaubriand y résumait ainsi sa biographie : « Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'à aujourd'hui, ma vie a été politique » (*Préface testamentaire*).

« Mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps » : dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand défini lui-même l'importance décisive qu'il eut dans la naissance du romantisme français.

#### LITTÉRAIRE

« De toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres : [...] elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste » (*Génie du christianisme*). Si la sincérité des convictions religieuses de Chateaubriand put être mise en doute — Sainte-Beuve vit en lui un défenseur de la tradition plus qu'un croyant, un amoureux des pompes catholiques plus qu'un chrétien fervent —, il est indubitable que le christianisme lui fournit une sorte de modèle esthétique universel, auquel il se réfère sans cesse dans ses jugements. Ainsi rend-il le rationalisme des Lumières responsable du déclin qu'il croit constater dans la vie littéraire : c'est qu'un écrivain athée, affirme l'auteur de *Génie*, « renferme sa pensée dans un cercle de boue, dont il ne peut plus sortir ». Chateaubriand voyait donc dans « l'incrédulité [...] la principale cause de la décadence du goût et du génie », car elle « introduit l'esprit raisonneur, les définitions abstraites, le style scientifique, et avec lui le néologisme, choses mortelles au goût et à l'éloquence » (*ibid.*). Très sévère envers Voltaire et Diderot, il critiquait chez Rousseau une poésie qui vient « plus des sens que de l'âme » : ce « génie d'une grande beauté [...] tient plus de la terre que du ciel ». De même est-ce parce que « la société se déprave » et que les vices s'y « montrent à découvert [...] cessent d'être ridicules en devenant affreux » (*Mélanges littéraires*), que le roman l'emporte sur la comédie au xix<sup>e</sup> siècle.

C'est encore *Génie du christianisme* qui décrit et analyse le fameux mal du siècle, ce « vague des passions » propre aux civilisations avancées, où les livres trop nombreux pervertissent la jeunesse, « rendent habile sans expérience » et insufflent dans les âmes la « coupable mélancolie » des « passions sans objet ». Chateaubriand regretta, à cet égard, le mauvais exemple donné par René, et les « funestes conséquences de l'amour outré de la solitude » (*Préface à René*, 1805) : « Il n'a plus été question que de vents et d'orages, de maux inconnus livrés

aux nuages et à la nuit ; il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes [...] » (*Mémoires d'outre-tombe*, XIII, 10).

Non seulement la religion chrétienne peut s'accommoder du merveilleux qui florissait dans la fable antique, mais elle est « plus favorable au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée » (*Préface à Génie*). Même si l'application de ce principe dans *Les Martyrs* aboutit à un demi-échec — que Chateaubriand reconnut —, il soutint que la Jérusalem délivrée de Tasse l'emportait sur l'*Illiade* d'Homère par la conjonction d'une simplicité des mœurs, proche de la nature, et d'un idéal moral supérieur : « La chevalerie seule offre le mélange de la vérité et de la fiction » (*Génie du christianisme*). De même proposait-il d'ouvrir un nouveau chemin à la critique », en montrant comment la force du sentiment maternel et l'humilité de l'Andromaque de Racine, traits inconnus de la tragédie antique, « émanent d'un poète chrétien » (*ibid.*) sans même qu'il l'ait voulu.

Paradoxalement, cette volonté de Chateaubriand de conformer tous ses jugements à un modèle religieux unique détermine les aspects les plus divers et les plus novateurs de son esthétique. Ainsi de l'enthousiasme pour la nature, pleine d'une « Divinité immense » (*Génie*) : alors qu'à ses yeux la mythologie des Anciens contrariait la communion avec les beaux paysages, le christianisme lui semblait avoir rendu à l'homme la fraîcheur et la spontanéité de ses perceptions en chassant « ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes » ; désormais, les « accidents de lumière [...] nous retracent chaque matin le miracle de la création » (*ibid.*). Son admiration pour le Moyen Âge, dont on sait l'influence qu'elle exerça sur tout le courant romantique, procède de la même idée : « Tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique » (*ibid.*). Cette sensibilité de Chateaubriand au spectacle grandiose des forêts, des océans, des crépuscules peut surprendre quand on la rapproche de certaines confidences : « Je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages [...] je ne crois point que la pure nature soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide [...] » (*Préface à Atala*). Mais la contradiction n'est qu'apparente : l'auteur ne veut s'intéresser qu'à « la belle nature ; l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres »

(*ibid.*). Dans *Génie du christianisme*, Chateaubriand définit en effet, selon une conception qui fut aussi celle de Vigny, le « beau idéal » comme « l'art de choisir et de cacher » ; principe qu'il étend aussi bien au « beau idéal moral » qu'au « beau idéal physique », car « l'âme a ses besoins honteux et ses bassesses comme le corps ».

Dernier paradoxe, ce grand rénovateur de la prose, dont les amples cadences et les périodes somptueuses ont durablement influencé la syntaxe de notre langue, donnait à la poésie une prééminence absolue : « Des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine » (*Préface à Atala*).

#### THÉORIE

Au passage de deux siècles et de deux mondes — l'Ancien Régime et la France née de 1789 —, Chateaubriand incarne toutes les contradictions qui marquèrent la disparition de la monarchie de droit divin au profit de la République laïque. En lui coexistèrent un christianisme souvent rigide et une prédilection pour l'adultère, un attachement à la tradition et une passion pour la liberté, une exceptionnelle vanité d'homme et une non moins exceptionnelle lucidité d'écrivain. Son œuvre — d'une prodigieuse diversité — n'illustre pas seulement le romantisme français, elle annonce également des développements de la littérature du xix<sup>e</sup> siècle.

## Le temps, la mort et l'écriture

Confronté à l'Histoire, le moi se situe dans un temps qui abolit tout : « Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages à mes voyages [...] et ma vie détruit ma vie. Même chose m'arrive à l'égard des sociétés et des hommes » (*Mémoires*, XXXV, 13). Célébration du néant, l'écriture vise donc à se placer hors du temps en le maîtrisant, en le transmuant en durée où s'installe le sujet, devenu point de référence. Le verbe développe toutes les résonances d'une existence, par le jeu des comparaisons, par le rythme des phrases, par le travail poétique sur les sonorités — notamment les jeux d'assonance et de consonance —, par la maîtrise d'une rhétorique du sublime, par la fusion harmonique des éléments du langage qui abolit l'incertaine distinction entre prose et poésie.

Pour Chateaubriand, le style contient la vérité de la vie — « On ne vit que par le style » (*Mémoires*, XII, 2) — et en a la variété. En

témoigne la structure de la phrase, avec des constructions nominales qui, dans les passages descriptifs, ressemblent à des notes de voyage : « Je m'arrête à Weisenbach : auberge solitaire, étroit vallon cultivé entre deux collines boisées » (*Mémoires*, XXXVIII, 8). En témoigne aussi un style oratoire, où parfois lecteur ou abstractions sont pris à partie par des apostrophes, des interrogations, des changements de rythme : « Cherchez les bois où brille l'épée de Washington : qu'y trouvez-vous ? Des tombeaux ? Non, un monde ! » (*Mémoires*, VI, 8). En témoignent enfin des périodes où dominent parallélismes, antithèses, structures binaires et ternaires en masses croissantes ou décroissantes : « La transformation des ténèbres en lumière, avec ses changeantes merveilles, son aphonie et sa mélodie, ses étoiles éteintes tour à tour dans l'or et les roses du matin, ne s'est point opérée » (*Mémoires*, XXXIX, 18 [livre sur Venise, retranché in éd. Berchet]).

L'image sans cesse rapproche l'abstrait du concret, le « paysage extérieur » du « paysage intérieur » (Merete Grevlund) : « [...] on a filé devant moi, comme le temps file notre fragile vie, un mince cordon de verre » (*Mémoires*, XXXIX, 10).

Chateaubriand abolit ainsi l'incertaine distinction entre prose et poésie. Ses corrections nombreuses révèlent l'attention qu'il portait à l'assonance et à l'allitération pour renforcer l'harmonie de ses phrases. Il aime aussi les « grands mots sonores », le rythme « progressif » (Jean Mourot) qui souvent se clôt sur un mot clé : « Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre » (*René*).

Les clauses de phrases ou de paragraphes, qui contiennent souvent une sorte de maxime générale ou personnelle venant à la fois rompre une longue construction oratoire et synthétiser un sentiment, colorent rétrospectivement — et souvent nostalgiquement — la phrase qui vient d'être lue. Tous ces procédés stylistiques coïncident avec les thèmes qui hantent l'imagination de Chateaubriand : infini de l'Espace et du Temps, chute inéluctable vers la destruction et le néant.

Julien Gracq a superbement exprimé la principale caractéristique de ce style, parvenu au

sommet de sa beauté dans les œuvres de la fin : « Le mouvement de l'imagination de Chateaubriand est toujours commandé par la même pente : sur toute scène, sur tout paysage, sur tout lieu affectif qu'elle se propose, elle fait glisser successivement, comme autant de négatifs — et comme quand on fait tourner rapidement un disque peint aux couleurs du spectre, elle obtient par cette rapide superposition tonale une espèce d'annulation qui reste vibrante, un blanc tout frangé d'une subtile irisation marginale qui est la couleur du temps propre aux Mémoires, et qui fait d'eux et de la Vie de Rancé le plus chatoyant hymne à l'impermanence qui soit dans notre littérature » (*Préférences*, 1961).

## L'enchanteur et l'initiateur

« Prince des songes » aux yeux du xix<sup>e</sup> siècle, « grand Paon » à qui nous devons « presque tout » selon Julien Gracq, Chateaubriand fut pour toute une génération un mythe vivant, emblématisé par la célèbre formule de Victor Hugo : « Je veux être Chateaubriand ou rien ». Lamartine n'affirmait-il pas qu'« il en est peu d'entre nous qui ne lui doivent ce qu'il fut, ce qu'il est ou ce qu'il sera » (*Destinées de la poésie*, 1831) ? Quant à Gautier, il plaçait l'époque sous le signe de l'inventeur et du prophète : « Chateaubriand peut être considéré comme l'aïeul ou, si vous l'aimez mieux, comme le Sachem du Romantisme en France. Dans le Génie du christianisme, il restaura la cathédrale gothique ; dans Les Natchez, il rouvrit la grande nature fermée ; dans René, il inventa la mélancolie et la passion moderne » (*Histoire du romantisme*, 1872). De nos jours, Chateaubriand s'impose avant tout par une écriture qui inaugure la modernité en fondant l'authenticité de l'imaginaire, en chantant d'outre-tombe la fugacité du temps et des êtres, en disposant somptueusement ses métaphores, ses échos et ses analogies. Même si le « classicisme » de l'auteur de *Mémoires d'outre-tombe* se réduit à l'étude de quelques pages très célèbres — « Levez-vous vite, orages désirés [...] » (in *René*), *Incantation* (in *Mémoires*, III, 13) —, Chateaubriand reste l'un des écrivains les plus lus et commentés de notre littérature.

*Atala*, ou les Amours de deux sauvages dans le désert

Récit constitué d'une **Préface** — elle-même enrichie de divers **Avis** et **Préfaces** dans les éditions ultérieures — et d'un ensemble intitulé **Le Récit**, divisé en 4 parties — titrées mais non numérotées —, précédé d'un **Prologue** et suivi d'un **Épilogue**, devenu un épisode de **Génie du christianisme** mais publié avant celui-ci chez Migneret, à Paris, le 12 ou 13 germinal an IX (2 ou 3 avr. 1801).

Après un **Prologue**, où le narrateur présente le décor, les rives du Meschacébé (Mississippi), Chactas, un vieillard de la tribu des Natchez, et « un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs », le récit est assuré par Chactas, qui raconte à René les aventures de sa jeunesse, en 4 moments. Capturé par une tribu ennemie, il a été sauvé du bûcher par Atala, une jeune fille indienne, qui lui révèle qu'elle est la fille chrétienne de Lopez, un Espagnol (**Les Chasseurs**). Un missionnaire, le père Aubry, les héberge, et ils semblent promis l'un à l'autre (**Les Laboureurs**). Mais Chactas et le prêtre trouvent Atala mourante : elle s'est empoisonnée pour ne pas briser le vœu que sa mère avait fait à sa naissance en la consacrant à la Vierge. Pour préparer Atala à la mort, le père Aubry entame alors une longue consolation (**Le Drame**). Avec Chactas, qui a promis d'embrasser la foi chrétienne, il préside aux obsèques d'Atala dans une grotte de la mission : « *Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts [...]. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe [...]. La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre* » (**Les Funérailles**). L'**Épilogue** nous apprend que le prêtre a péri sous les coups des Indiens, et que Chactas a recueilli ses restes avec ceux d'Atala.

Conçu dès l'origine comme un épisode des **Natchez** (commencé en 1796, mais publié en 1826), *Atala* fut remanié pour **Génie**, cette « anecdote » devant y illustrer « l'harmonie de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et ses passions du cœur humain ».

« C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans le monde [...]. Le vieux siècle : la repoussa, le nouveau l'accueillit » (**Mémoires d'outre-tombe**, XIII, 6) : le récit séduisit les lecteurs fascinés par les prestiges de l'exotisme et l'histoire d'une passion en butte à l'interdit religieux. Phénomène de société, *Atala* ouvrit la voie au romantisme, inspira la mode et suscita

une abondante iconographie, dont le célèbre *Atala au tombeau* de Girodet.

**Génie du christianisme**, ou *Beautés de la religion chrétienne*

Essai en 4 parties numérotées et titrées — totalisant 22 livres numérotés et titrés, à raison de respectivement 6, 5, 5 et 6 livres, et 177 chapitres numérotés et titrés, à raison de 45, 46, 33 et 53 chapitres —, paru chez Migneret, à Paris, le 24 germinal an X (14 avr. 1802). À partir de la 2<sup>e</sup> édition (1803), s'y ajouta une **Défense du « Génie du christianisme » par l'auteur**. Retirés en 1804, *Atala* et *René* réapparurent pour la dernière fois dans l'édition de 1809.

L'essai s'organise selon les 4 parties suivantes : **Dogmes et Doctrine**, **Poétique du christianisme**, **Beaux-Arts et Littérature** et **Culte**. Apologie de la religion chrétienne, **Génie** la place dans une perspective téléologique, et lui confère une fonction intégratrice où se trouvent finalisées l'Histoire, la nature, la culture — particulièrement dans sa dimension esthétique — et la conscience individuelle : « Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux » (I, 1, 1).

Dédié au Premier consul en 1803, commencé durant l'exil londonien, **Génie** fut annoncé dans le *Mercury* du 22 décembre 1800 par une *Lettre au citoyen Fontanes* critiquant *De la littérature de M<sup>me</sup> de Staël*. Sa parution coïncida avec la promulgation du Concordat. Alors que, dans son **Essai sur les Révolutions** (1797), Chateaubriand avait réduit le christianisme à un fait historique et social, **Génie** venait à son heure au moment où la France postrévolutionnaire aspirait à un renouveau religieux.

Le succès fut immense et précipita l'évolution de la sensibilité vers le romantisme.

**Mémoires d'outre-tombe**

Œuvre autobiographique en 4 parties — totalisant 42 livres numérotés de I à XLII mais non titrés, à raison de respectivement 12, 12, 9 et 9 livres, et 531 chapitres numérotés et titrés —, publiée posthume en feuilleton, du 21 octobre 1848 au 3 juillet 1850, dans *La Presse*, et en volumes de janvier 1849 à octobre 1850 par la Société Sala et Delloye, propriétaire du manuscrit.

Rédigés irrégulièrement et dans un ordre non chronologique à partir de 1809, les **Mémoires** retracent la vie de Chateaubriand de sa naissance à 1841. Voyages, carrière littéraire, carrière politique, rencontres, amours, tout vise à ériger le monument d'une personne et d'une époque. Chateaubriand y développe le dialogue entre le « moi », ses souvenirs, l'Histoire et la mort. Le « moi » unifie l'Histoire, qui ne prend sens que par rapport à lui, comme en témoignent plus d'un passage marqués par une vanité parfois pathétique : « Le grand événement de ma carrière politique est la guerre d'Espagne. Elle fut pour moi, dans cette carrière, ce qu'avait été le Génie du christianisme dans ma carrière littéraire. Ma destinée me choisit pour me charger de la puissante aventure qui, sous la Restauration, aurait pu régulariser la marche du monde vers l'avenir. Elle m'enleva à mes songes, et me transforma en conducteur des faits. À la table où elle me fit jouer, elle plaça comme adversaires les deux premiers ministres du jour, le prince de Metternich et M. Canning ; je gagnai contre eux la partie. Tous les esprits sérieux qui comptaient alors les cabinets convinrent qu'ils avaient rencontré en moi un homme d'État. Bonaparte l'avait prévu avant eux, malgré mes livres. Je pourrais donc, sans me vanter, croire que le politique a valu en moi l'écrivain ; mais je n'attache aucun prix à la renommée des affaires : c'est pour cela que je me suis permis d'en parler » (XXXIII, 10). Chateaubriand fait de sa vie un théâtre, où il déploie ses passions changeantes et toujours reprises, à commencer par celle des femmes qui, de Pauline de Beaumont à Juliette Récamier en passant par Delphine de Custine, Gordélia de Castellane, Hortense Allard ou Natalie de Noailles, lui figurèrent peut-être cette Sylphide fantasmagique qu'il rêvait à Combourg. De ce théâtre, l'œuvre organise la mise en scène, inlassable recherche d'un « moi » insaisissable, d'un « inexplicable cœur » (**Mémoires**). En ce sens, Chateaubriand a parfaitement résumé le rapport essentiel entre l'écriture et l'existence : « Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à mes ouvrages » (**Préface testamentaire**).

Conçu dès 1803, élargi à partir de 1830, le projet connut bien des vicissitudes. Des lectures furent faites chez M<sup>me</sup> Récamier en 1834, et, en 1836, Chateaubriand vendit la propriété littéraire de son texte à une société d'édition chargée de le publier après sa mort. Cette société vendit à son tour les droits à *La Presse*. Le feuilleton fut censuré par les exécuteurs testamentaires. En 1847, Chateaubriand avait déposé chez un notaire une copie corrigée de son manuscrit, qui ne fut retrouvée qu'en 1931. L'histoire de l'édi-

tion des **Mémoires** fut tout aussi aventureuse et romanesque que la vie qu'ils relatent : jusqu'à l'édition de Jean-Claude Berchet (Garnier, 1989 à 1998, 4 vol.), le texte fut diversement « trafiqué » par rapport à la copie corrigée de 1847 et aboutissait à un total de 44 livres — au lieu de 42.

L'accueil fut d'abord fort réservé, Sainte-Beuve parlant en 1850 d'« immense désappointement ». La mise en scène romantique du « moi » suscita de nombreuses critiques. À partir de la première publication scientifique du texte en 1898, le jugement s'inversa, et les **Mémoires** sont aujourd'hui considérés comme l'un des plus grands textes littéraires du xix<sup>e</sup> siècle, « conjonction prodigieuse et solitaire d'une grande époque, d'un grand style et d'un grand format » (Julien Gracq).

**René**

Récit — sans subdivisions — figurant dans **Génie du christianisme**, paru chez Migneret, à Paris, le 24 germinal an X (14 avr. 1802). Il fut ensuite édité avec *Atala* chez Lenormant, à Paris, en 1805, précédé d'une **Préface** — édition considérée par Chateaubriand comme définitive.

Arrivé en Louisiane chez les Natchez, René raconte au vieux Chactas et au père Souël, un missionnaire, « les sentiments secrets de son âme ». Après une enfance loin du foyer, il a connu une adolescence éclairée par sa sœur Amélie, marquée par la rêverie et l'appel aux « orages désirés » dans la « saison des tempêtes ». Atteint d'une profonde mélancolie, il n'a pas trouvé dans les voyages l'apaisement, et a plus que jamais éprouvé dans sa patrie un sentiment d'exil et d'exclusion, d'autant qu'Amélie semblait le fuir : « C'était donc bien vainement que j'avais espéré trouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. » Tenté par le suicide, saisi par « ce dégoût de la vie qu'[il] avait senti dès [s]on enfance », le jeune homme retrouve pourtant sa sœur, qui disparaît pour prendre le voile. Désespéré, René embarque pour l'Amérique où il apprendra par une lettre que sa sœur est morte en sainte. Chactas et Souël tirent la leçon de son histoire : la solitude est mauvaise sans Dieu, et le bonheur ne se trouve que dans les « voies communes ». Tous trois périront « dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane ».

Épisode des **Natchez** (écrit à partir de 1796, mais publié en 1826), dans lesquels le même héros est un révolté, **René** fut remanié pour illustrer, dans **Génie**, le chapitre consacré au « vague des passions » : « Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été observé : c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque toutes les

facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet [...]. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. » Mais le texte prit sa véritable signification en 1805 avec sa publication séparée. Exaltation du moi souffrant, frustration du désir, mélancolie, amour incestueux, dégoût de la vie : en ces années post-révolutionnaires, les thèmes romantiques prenaient ici toute leur force.

À partir de 1815, **René** devint l'emblème de toute une génération : « J'ai lu René et j'ai frémi,

écrivit Sainte-Beuve [...]. Je m'y suis reconnu tout entier. » On vit en **René** ce que l'on n'appelait pas encore le « mal du siècle », et on lui prêta une telle valeur contestatrice que Chateaubriand mit plus tard ce texte à distance, affirmant qu'il ne l'écrirait pas à nouveau : « Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de maux inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sorti du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes [...] » (*Mémoires d'outre-tombe*, XIII, 10).

Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité.

*Mémoires d'outre-tombe*, IV, XLII, 18.

Il ne faut pas être plus royaliste que le roi.

*La Monarchie selon la Charte.*

Achille n'existe que par Homère. Ôtez de ce monde l'art d'écrire, il est probable que vous en ôterez la gloire.

*Préface aux Natchez.*

« Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

*René.*

La musique tient le milieu entre la nature matérielle et la nature intellectuelle ; elle peut dépouiller l'amour de son enveloppe terrestre ou donner un corps à l'ange : selon les dispositions de celui qui écoute, ses accords sont des pensées ou des caresses.

*Vie de Rancé, IV.*

## CITATIONS

Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

*Préface à Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert.*

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance !  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours  
De France !  
Ô mon pays, sois mes amours  
Toujours !

*Les Aventures du dernier Abencérage.*

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée ; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres.

*Essai sur la littérature anglaise, II.*

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature.

*Le Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne, III, v, 3.*

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour.

*Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne, I.*

Ne serait-il pas possible qu'un homme marchant avec précaution entre les deux lignes [du classicisme et du romantisme], et se tenant toutefois

beaucoup plus près de l'antique que du moderne, parvint à marier les deux écoles et à en faire sortir le génie d'un nouveau siècle ?

*Mélanges littéraires.*

[...] la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux.

*Avant-Propos aux Mémoires d'outre-tombe, 1846.*

[...] j'ai en moi une impossibilité d'obéir.

*Mémoires d'outre-tombe, I, II, 8, éd. Berchet.*

[...] tous mes jours sont des adieux.

*Mémoires d'outre-tombe, I, III, 7.*

La Révolution m'aurait entraîné, si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique, et je reculai. Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de liberté ; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste.

*Mémoires d'outre-tombe, I, IV, 13.*

[...] dans le cœur humain, les plaisirs ne gardent pas entre eux les relations que les chagrins y conservent : les joies nouvelles ne font point printaniser les anciennes joies, mais les douleurs récentes font reverdir les vieilles douleurs.

*Mémoires d'outre-tombe, I, X, 3.*

L'empereur s'était transformé en un monarque de vieille race qui s'attribue tout, qui ne parle que de lui, qui croit récompenser ou punir en disant qu'il est satisfait ou mécontent.

*Mémoires d'outre-tombe, II, XX, 11.*

Moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison, l'abomination du nébuleux et le dédain des jongleries ; on n'est pas parfait.

*Mémoires d'outre-tombe, fragments retranchés, livre Récamière (III, X, 21).*

## JUGEMENTS

« Grand artiste et non pas grand homme, immense talent, mais plus immense orgueil, dévoré d'ambition, mais n'ayant trouvé à aimer et à admirer dans le monde que sa personne, infatigable au travail, capable de tout, sauf de dévouement réel, d'abnégation et de foi. Jaloux de tout succès, il a toujours été de l'opposition, pour renier tout service reçu ou toute gloire autre que la sienne. »

Henri-Frédéric AMIEL, *Fragments d'un journal intime*, 24 septembre 1857.

« L'art détestable d'un Chateaubriand, art d'émigré s'il en fut jamais [...], est le produit le plus caractéristique de ce temps, qui est la première étape du romantisme. »

Louis ARAGON, *Écrits sur l'art moderne*, 1937, Flammarion, 1961.

« [...] la source, la vraie source du génie de Chateaubriand, c'est Chateaubriand ! Quand il est vraiment inspiré, il est sa propre Muse à lui-même. Il est un des plus éclatants exemples qu'on puisse citer de la fausseté du mot célèbre de Pascal, qui disait qu'il fallait haïr le moi et qu'il le haïssait. »

Jules BARBEY D'AUREVILLE, *Les Œuvres et les Hommes*, t. XVI, posthume, 1898.

« Chateaubriand est surréaliste dans l'exotisme. »

André BRETON, *Manifeste du surréalisme*, Kra, 1924.

« Chateaubriand est comme Voltaire. Ils ont fait (artistiquement) tout ce qu'ils ont pu pour gâter les plus admirables facultés que le bon Dieu leur avait données. »

Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, 8 mai 1852.

« [...] repris encore une fois les Mémoires d'outre-tombe, pour retrouver toujours les mêmes motifs d'admiration pour le prestigieux artiste, et d'exaspération pour l'acteur qui sans cesse se campe à son avantage et ni ne trébuche ni jamais se fait défaut. Comme il se préoccupe sans cesse de l'effet qu'il prétend produire, la signification de ses gestes et de ses paroles se limite à cet effet même. »

André GIDE, *Journal*, 9 octobre 1940, Gallimard, 1954.

« Oui, je suis ainsi fait, je donnerais tous les vers, depuis le commencement du monde et dans toutes les langues, pour les deux premiers volumes des Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand. »

Edmond de GONCOURT, *Journal*, 24 février 1894.

« Chateaubriand vient de mourir. Une des splendeurs de ce siècle s'éteint. »

Victor HUGO, *Choses vues*, 5 juillet 1848.

« Dès que Chateaubriand n'est plus en personne dans le jeu, il a cette lucidité de la totale indifférence. »

François MAURIAC, *Nouveaux Mémoires intérieurs*, Flammarion, 1965.

« Chateaubriand. — Comme phrêtre, nous n'avons pas mieux dans la littérature française. [...]

Il est aussi déconcertant que cet homme de naissance si sûre s'exprime très souvent en parvenu, et alors avec un bonheur tel qu'on dirait qu'il le fait exprès, qu'il s'amuse à jouer un rôle (encore un !) : le rôle du parvenu. »

Henry de MONTHERLANT, *Carnets*, Gallimard, 1957.

« Chateaubriand est à cheval sur deux siècles, et en vérité sur deux mondes : le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup>, le libertinage et la passion, l'âge des lumières et le romantisme. [...] La révolution romantique sera entreprise par un conservateur d'Ancien Régime, fidèle à la monarchie légitime et à la religion catholique, attaché à la tradition. Ce n'est pas le seul paradoxe d'un écrivain domé par la contradiction. Il fera profession de mépriser les honneurs, et il les recherchera, et les obtiendra, toute sa vie. Il sera à la fois un défenseur véhément de la liberté de presse et un ultra convaincu. Il sera un chrétien authentique, un catholique soumis, et l'adultère et les femmes tiendront dans son existence une place considérable. »

Jean d'ORMESSON, « Chateaubriand. Un épicurien à l'imagination catholique », in *Une autre histoire de la littérature française*, I, Nil, 1997.

« Et quand Chateaubriand, tandis qu'il se lamente, donne son essor à cette personne merveilleuse et transcendante

*Est, nous sourions, car, au moment même où il se dit anti, il s'évade, il vit d'une vie où on ne meurt point.*

Marcel PROUST, note non datée, recueillie in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, posthume, 1954.

*faut lire Chateaubriand comme on prend un bain turc, y entrer la tête haute.*

Jules RENARD, *Journal*, 7 mai 1902.

*œuvre de Chateaubriand pourrait presque être considérée comme un seul livre se recommençant toujours, se faisant ni-même écho, se variant, ne s'oubliant que pour se renouveler, se regardant lui-même, et ne nous offrant finale-*

*ment point d'autre sens que la "voix", fuyante mais vivante, de son propre vide intérieur.*

Jean-Pierre RICHARD, *Paysage de Chateaubriand*, Seuil, 1967.

*M. de Chateaubriand a toujours manqué dans ses écrits d'un certain goût simple, et dans ses actions d'une certaine bienveillance naturelle.*

Charles Augustin SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, 1846.

*Je n'ai jamais pu lire 20 pages de M. de Chateaubriand : j'ai failli avoir un duel parce que je me moquais de la cime indéterminée des forêts.*

STENDHAL, *Correspondance*, 17-28 octobre 1840.

## BIBLIOGRAPHIE

### itions

*uvres complètes*, Garnier, 1859 à 1861, 12 vol., rééd. avec reprint, New York (US), s.d.

*uvres romanesques et Voyages*, éd. M. REGARD, « Pléiade », Gallimard, 1969, 2 vol.

*espondance générale*, éd. P. RIBERETTE, Gallimard, vol. parus, en cours depuis 1977.

*n, René. Les Natchez*, éd. J.-Cl. BERCHET, « LdP », JF, 1989.

*si sur les révolutions, Génie du christianisme*, éd. REGARD, « Pléiade », Gallimard, 1978.

*ie du christianisme*, éd. P. REBOUL, « GF », Flammarion, 1966, 2 vol.

*nds écrits politiques*, éd. J.-P. CLÉMENT, Imprimerie nationale, 1993, 2 vol.

*es à Madame Récamier*, éd. M. LEVAILLANT, Flammarion, 1998.

*toires d'outre-tombe*, éd. M. LEVAILLANT et G. MOURET, « Pléiade », Gallimard, 1946, rééd. 1976, vol. ; éd. M. LEVAILLANT, 1948, rééd. « GF/Grand trait », Flammarion, 1982, 4 vol. ; éd. P. CLARAC, dP », LGE, 1973, rééd. « LdP Pochothèque », LGE, 98 ; éd. J.-Cl. BERCHET, « Classiques Garnier », janvier, 1989 à 1998, 4 vol. ; éd. J.-P. CLÉMENT, « Quarto », Gallimard, 1998, 2 vol.

*le Rancé*, préf. R. BARTHES, « 10/18 », UGE, 1973.

### es

ANTOINE, *Les Récits de voyage de Chateaubriand : tribulation à l'étude d'un genre*, Champion, 1997.

RIBERIS, *À la recherche d'une écriture. Chateaubriand, une, 1976 ; Chateaubriand, une réaction au monde moderne*, Larousse, 1976.

RETHES, « La Voyageuse de nuit », préface à *Vie de René*, « 10/18 », UGE, 1973.

NICHOU, *Le Sacre de l'écrivain*, Corti, 1973 ; *Les types des prophètes*, Gallimard, 1977.

G. BENREKASSA, « Le Dit du moi : du roman personnel à l'autobiographie », in *Les Sujets de l'écriture*, P.U. Lille, 1981.

F. BERCEGOL, *La Poétique de Chateaubriand : le portrait dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Champion, 1996.

J.-Cl. BERCHET et Ph. BERTHIER (dir.), *Chateaubriand et le Tremblement du temps*, actes du colloque de Cerisy, 1993, P.U. du Mirail, Toulouse, 1994.

J. CABANIS, « Chateaubriand », in *Tableau de la littérature française*, III, Gallimard, 1974, pp. 23 à 54 ; *Chateaubriand*, « Qui êtes-vous ? », Manufacture, 1988, rééd. sous le titre *Chateaubriand : qui êtes-vous ?*, Gallimard, 1998.

J.-Chr. CAVALLIN, *Chateaubriand mythographe*, thèse dactylographiée, Univ. Paris IV-Sorbonne, 1999.

B. CHAGUAT, *Je meurs par morceaux : Chateaubriand*, P.U. du Septentrion, Lille, 1999.

P. CLARAC, *À la recherche de Chateaubriand*, Nizet, 1975.

J.-P. CLÉMENT, *Chateaubriand politique*, « Pluriel », Hachette, 1987 ; *Chateaubriand. Biographie morale et intellectuelle*, Flammarion, 1998 ; *id.* (dir.) *Les Deux Visages de Chateaubriand*, Maison de Chateaubriand, La Vallée-aux-Loups (Hauts-de-Seine), 1998.

P.H. et A. DUBÉ, *Bibliographie de la critique sur François-René de Chateaubriand, 1801-1986*, Nizet, 1988.

M.-J. DURUY, *La Vieillesse de Chateaubriand, 1830-1848*, Le Divan, 1933, 2 vol., rééd. Champion/Slatkine, Paris/Genève (CH), 1986, 1 vol.

M. FUMAROLI, « *Vie de Napoléon* » de François-René de Chateaubriand précédé de « *Le Poète et l'Empereur* », Fallois, 1999 ; (dir.) *Chateaubriand et les Arts*, Fallois, 1999.

P. GLAUDE, « *Atala* » : *le Désir cannibale*, PUF, 1994.

J. GRACO, « Le Grand Paon », in *Préférences*, Corti, 1961.

J. HOFFENBERG, *L'Enchanteur malgré lui : poétique de Chateaubriand*, L'Harmattan, 1998.

G. de LA TOUR du PIN, *Chateaubriand, lequel ?*, La Table ronde, 1973, rééd. 1998.

Ph. LE GUELLOU, J. HERVOICHE, *Un donjon et l'océan : la Bretagne de Chateaubriand*, Artus, 1995.

M. LELIEVRE, *Chateaubriand polémiste*, PUF, 1983.

M. LEVAILLANT, *Chateaubriand, Madame Récamier et les « Mémoires d'outre-tombe », 1830-1850*, Delagrave, 1936 ; *Chateaubriand, prince des songes*, Hachette, 1960.

H.-P. LUND, *François-René de Chateaubriand. « Mémoires d'outre-tombe »*, « Études littéraires », PUF, 1986.

A. MAUROIS, *Chateaubriand*, Grasset, 1938 ; *René ou la Vie de Chateaubriand*, Grasset, 1956, rééd., 1985.

J.-P. MOUROT, *Étude sur les premières œuvres de Chateaubriand*, Nizet, 1962 ; *Le Génie d'un style. Chateaubriand : rythme et sonorité dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Colin, 1969.

J.-d'OBMESSON, *Mon dernier rêve sera pour vous : une biographie sentimentale de Chateaubriand*, Lattès, 1982, rééd. 1998.

Ch. PENOT, *Chateaubriand aujourd'hui*, Cristel, 1998.

M. PINEL, *Chateaubriand et le Renouveau épique : « Les Martyrs »*, Rumeur des âges, La Rochelle, 1995.

J.-P. RICHARD, *Paysage de Chateaubriand*, Seuil, 1967.

J.-M. ROULIN, *Chateaubriand, l'Exil et la Gloire. Du roman familial à l'identité littéraire dans l'œuvre de Chateaubriand*, Champion, 1994.

J.-A. de SÉDOUVY, *Madame de Chateaubriand*, Perrin, 1996.

B. SEVE, « Chateaubriand, la Vanité du monde et la Mélancolie », in *Romantisme*, n°23, 1979, pp. 31 à 42.

V.-L. TAPIÉ, *Chateaubriand*, « Écrivains de toujours », Seuil, 1965.

Y. VADÉ, *L'Enchantement littéraire. Écriture et Magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Gallimard, 1990.

A. VIAL, *Chateaubriand et le Temps perdu. Devenir et conscience individuelle dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Julliard, 1963 ; *La Dialectique de Chateaubriand. Transformation et Changement dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, SEDES, 1978.

*Le Livre du centenaire*, recueil d'études, Flammarion, 1948.

Bulletins annuels de la Société Chateaubriand.

## AUDIO & VIDÉO

### Vidéo

J. PASQUET, *Chateaubriand l'Indompté*, P.U. Rennes, 1998.

### CD-ROM

*Autour du romantisme. Le Roman, 1712-1886*, Bibliopolis, 1999.

*Encyclopédie de la littérature française*, Bibliopolis, 1998.

*François-René de Chateaubriand. Les Itinéraires du romantisme*, Éd. Acamédia, 1997 [inclut l'intégralité des *Œuvres complètes* en 12 vol., Garnier, 1861].